

nécessiteux représentent un montant qui dépasse nos moyens.

● (9.50 p.m.)

C'est pourquoi je ne suis pas tellement impressionné par le tableau que nous a peint le ministre de ce qu'il est en train d'accomplir grâce à ce plan. Je sais qu'il a hâte de le mettre en œuvre et de se rendre populaire avec ce que les gens peuvent prendre pour une nouveauté. En vérité, ce sont d'anciens plans utiles, enrubannés et rebaptisés. Le gouvernement ne peut prétendre que ce programme est nouveau ni qu'il va étayer tout notre régime de sécurité sociale.

C'est une longue évolution. Au cours des 40 dernières années, nous avons assisté à un revirement de l'opinion publique à l'égard de la sécurité sociale. Elle n'avait pas bonne presse au début quand on encourageait le travail et l'épargne. Je me souviens que dans mon enfance, quand j'avais 10, 11 ou 12 ans, je marchais avec mon père la veille de Noël en poussant mon toboggan ou ma luge chargées de colis que nous allions distribuer aux familles dans le besoin. Ainsi, dès cet âge tendre, j'ai vu les effets paralysants de la pauvreté.

Une des familles dont je devais m'occuper, non seulement à Noël, mais encore durant l'année augmentait chaque année jusqu'à ce qu'elle comprît deux adultes et 13 enfants. Même quand j'étais petit, je me demandais comment le chef de cette famille, simple concierge, pouvait élever toute cette nichée. Cependant, nous avons mis longtemps à comprendre qu'il n'est pas donné à tout le monde, dans notre pays, de gagner un salaire suffisant et d'épargner pour ses vieux jours. Nous avons découvert avec les années que c'est impossible pour beaucoup de gens, et que l'État a des obligations envers eux.

La richesse d'une nation repose sur ses habitants aussi bien que sur ses ressources naturelles. Si ses habitants ne sont ni robustes ni sains et si leur avenir ne s'annonce pas bien, la nation en souffre. Je sais tout au sujet des années de crise, j'ai vu leurs effets néfastes sur des centaines de gens. J'ai vu leurs effets sur une classe de 40 écoliers d'une école secondaire âgés de 17 et 18 ans, dont les pères avaient chômé pendant un ou deux ans, même parfois cinq.

Au cours de la dernière année que j'ai consacrée à l'enseignement, ces garçons se désintéressaient de leurs études. Ils auraient quitté l'école, s'ils avaient pu faire autre chose. Mais fait étrange, un an plus tard, la guerre éclatait et ces jeunes gens de 17, 18 et 19 ans endossaient l'uniforme de leur pays pour servir dans la marine,

l'armée et l'aviation. Trois d'entre eux devinrent officiers dans l'armée canadienne même s'ils n'avaient fait aucun progrès à l'école. A l'époque où je les avais connus en 1938, tous ces jeunes étaient destinés à devenir chômeurs comme leurs pères, être à la charge de l'assistance publique et subsister pauvrement. Mais lorsqu'une période critique est survenue, ils ont servi honorablement leur pays et un grand nombre d'entre eux ont sacrifié leur vie.

Il est peu avantageux pour notre pays d'avoir des milliers d'enfants qui vivent dans des conditions difficiles. Il n'est aucunement avantageux également d'avoir 200,000 mères nécessiteuses avec des enfants à charge qui ont peine à subsister. Ce sont les adultes actuels et futurs de notre pays. Ils méritent d'obtenir une nourriture saine pour se développer normalement et un stimulant suffisant, grâce à la formation intellectuelle, pour devenir des citoyens utiles.

Les mères de ces enfants nécessiteux ne devraient pas être minées par le travail et l'inquiétude et toutes finalement malades. L'effet psychologique est, bien entendu, encore plus accentué, lorsqu'une famille ne peut jouir de l'existence, mais doit se contenter de vivre péniblement d'un jour à l'autre.

Cela ne fait aucunement honneur à un pays de négliger de donner à ses citoyens âgées ce qu'ils méritent. Ils ne doivent pas simplement vivoter, mais au cours des années, nous sommes heureusement parvenus au point où nos citoyens âgées sont traités avec beaucoup plus d'égards que déjà.

Je me souviens avoir rendu visite à des vieillards de Winnipeg il y a 20 ans. Je me souviens particulièrement de trois hommes de plus de 80 ans qui subsistaient d'une pension de \$30 par mois et qui demeuraient dans un taudis. Je leur avais demandé comment ils réussissaient à vivre et où ils obtenaient leur nourriture. Ils m'avaient répondu que le lundi matin, ils se rendaient au magasin acheter le pain rassis qui restait du samedi. Ils étaient en train de se faire infuser du thé, lorsque je leur ai rendu visite et je leur ai demandé combien coûtait le gaz pour leur réchaud. Ils ont répondu: «Nous sommes assez ingénieux. Surveillez bien la bouilloire. Dès qu'elle commence à ronronner, nous fermons le gaz et la chaleur qui continue à se dégager du réchaud amène l'eau à ébullition; alors nous nous préparons une tasse de thé». Le seul tabac qu'ils fumaient était celui qui leur était donné.

Quand j'étais député à l'Assemblée législative du Manitoba en 1947-1948, j'ai vécu en garçon pendant un mois et j'ai décidé de restreindre mes dépenses à \$30 pour voir comment s'en tiraient les pensionnés. J'ai mis \$30 de côté. Je ne m'en suis pas servi pour

[L'hon. M. Churchill.]